





# ANNA DES MIRACLES



VIRGINIE LANGLOIS



# ANNA DES MIRACLES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.  
ISBN : 978-2-283-02797-4

*À Denis, mon époux,  
mon compagnon d'éternité*





## Anna du magasin

Si ma mémoire est bonne, la première fois, c'était un couple d'Allemands. Oui, c'est bien cela. J'en étais encore au tout début du chemin, mille quatre cents kilomètres avant d'atteindre Compostelle, je venais de partir la veille du Puy-en-Velay. Je m'étais arrêtée aux deux tiers de l'escalier après Monistrol, l'impression d'être une machine à vapeur déglinguée, cœur pistonnant aux tempes, poumons brûlants, épaules sciées. Quelqu'un s'amusait-il à rajouter des pierres dans mon sac à dos ? Il me paraissait de plus en plus lourd alors que, depuis le matin, je l'avais déjà délesté d'au moins un litre d'eau.

La gravité augmente-t-elle lorsqu'on s'élève ?

Les marches étaient étroites. J'avais besoin de reprendre mon souffle. Je me suis retournée gauchement, peu habituée à l'encombrement du sac sur mon dos. Je voulais contempler le panorama,

offrir du large à mon regard comme à mes poumons.

Sur le versant d'en face, je cherchais à distinguer le pic de Rohegude. J'y avais fait une pause en fin de matinée. Il est chapeauté d'une minuscule église, une petite chapelle, en fait, avec des vieux bancs de bois, sans artifice, sans prétention, une simplicité qui appelle au recueillement. L'ombre y est fraîche et bienvenue lorsqu'on a déjà une dizaine de kilomètres dans les jambes. Difficile de ne pas s'y arrêter pour prier car même sans être croyant, sur le chemin, le pèlerin a toujours besoin d'être exaucé : saint Comped, faites que je n'aie pas d'ampoules, saint Arnica, ni trop de courbatures, sainte Capuche, faites qu'il ne pleuve pas trop, sainte Trébuche, que je ne me rompe pas les os.

J'ai repéré l'éperon rocheux, sensiblement à la hauteur de l'endroit où je me trouvais, impressionnée d'avoir déjà parcouru tant de dénivelés sur une si courte distance. La vallée de Monistrol est particulièrement encaissée : quatre cents mètres de descente abrupte du pic de Rohegude jusqu'au lit de l'Allier qu'il a fallu traverser, puis encore quatre cents mètres, en montée cette fois, et – je ne le savais pas encore – ce n'était que le début. Après l'escalier, la pente n'en finit pas de s'étirer, gentiment espiègle, se jouant du

randonneur, laissant croire à plusieurs reprises qu'on en est arrivé à bout, mais une épingle en cache une autre, un bosquet d'arbres, un nouveau raidillon, et le plateau qui mène à Saugues semble reculer au fur et à mesure qu'on approche. J'avais été prévenue, cette étape est réputée comme la plus dure au départ du Puy. Bien sûr le passage des Pyrénées est rude également mais l'épreuve n'était pas pour demain – dans quatre ou cinq semaines au moins –, j'espérais être plus aguerrie d'ici là.

J'étais bien loin de m'imaginer ce qu'il allait m'arriver entre-temps.

Un rapace valsait dans le soleil qui me faisait plisser les yeux. J'aime écouter leur cri qui griffe le silence, et plus encore, j'aime écouter l'écho de leur cri, ténu, qui semble ouvrir de fines déchirures dans la toile de la lumière. La stridence des aigus me donne des frissons, l'impression d'être transportée dans un autre temps, de goûter à des solitudes de matin du monde, magiques. Mais cette fois-là, je n'ai pas pu en profiter. Ça s'était mis à ânonner et à bâtonner en dessous de moi, hantchick-hantchick, un couple de pèlerins, des Allemands, qui scandaient leurs pas du bout ferré de leurs bâtons de marche, hantchick-hantchick, ils avaient attaqué l'ascension de l'escalier à un rythme de malade, hantchick-hantchick. J'aurais

été incapable de les suivre à une telle cadence, mon cœur battait encore à tout rompre, et si je m'étais élancée, malgré mon avance, ils m'auraient rattrapée avant la fin des marches. J'ai reculé, fait place, feignant d'être absorbée par le paysage.

Je me rappelle avoir soupiré du ridicule de mon comportement : jamais de ma vie je n'avais été aiguillonnée par l'esprit de compétition, cependant j'ai continué à scruter le panorama pour donner le change. Non, non, je ne suis pas fatiguée, simplement occupée, très occupée, voyez comme c'est beau en face, on devine les pierres rondes de la descente de Rochemade à travers les pins, vous devriez vous arrêter vous aussi, vous retourner, prendre le temps d'admirer, hantchick-hantchick.

Ridicule...

En vérité, j'étais la seule personne que je cherchais à leurrer par mon attitude. Un mécanisme subtil était à l'œuvre : mon inconscient donnait du grain à moudre à mes pensées – le couple d'Allemands – dans l'objectif de détourner mon attention. Il voulait commander à mes mains malgré moi – Anna-marionnette –, et il y réussissait : de mon pouce droit je m'étais mise à effleurer la peau fine de mon poignet gauche, je prenais mon pouls. Pourtant, quelques jours auparavant, j'avais décidé que ce geste serait interdit. Visiblement, mon corps

n'avait que faire de ma volonté, mon pouce s'était immobilisé sur la veine de mon poignet et, machinalement, je comptais mes battements cardiaques, cent vingt-six, cent vingt-cinq, cent vingt-quatre.

Je n'avais pas encore repris mon souffle.

Hantchick-hantchick, l'Allemand, locomotive exaltée, est arrivé à ma hauteur. Je donnais toujours l'impression d'être concentrée à fouiller du regard le paysage tandis que, silencieusement, dans un coin de ma tête, je débattais encore de la stupidité de mon comportement. Hantchick-hantchick, l'Allemand m'a dépassée – à peine un hochement de tête. Sa compagne, écumante, peinait à le suivre, creusant la distance entre eux à chaque enjambée. La pauvre femme s'échinait, et la veine saillante, gonflée, alarme, alerte, que j'ai vue battre à sa tempe m'a fait prendre conscience des pulsations de la mienne sous la pulpe de mon pouce, cent dix-neuf, cent dix-huit, cent dix-sept. Comprenant enfin ce à quoi mes doigts étaient occupés et que ma tête essayait de me cacher, j'ai lâché mon poignet comme si j'avais reçu une décharge électrique. Bon sang! J'avais décidé de ne plus compter! C'était pour cette raison que j'étais partie sur ce chemin de torture et j'étais incapable de tenir plus de deux jours...

Me forçant à ne plus écouter mon cœur battre, j'ai repris l'ascension de l'escalier. Je n'ai pas lâché la main courante, jusqu'au ressaut d'Escluzel la pente est vraiment rude. Le soleil au zénith cognait fort et la sueur gouttait littéralement de mon visage. En entrant dans le hameau, j'ai continué sur ma lancée pendant une trentaine de mètres, comme un bateau qui glisse sur son erre en arrivant au port alors qu'il a déjà coupé ses moteurs, puis je me suis assise sur un muret de pierre, toute serrée contre la façade d'une vieille maison pour profiter de son ombre étroite.

Je surplombais la vallée et surtout je dominais l'escalier de toutes les tortures, l'air crâne, même pas mal ! Vu d'en haut, en réalité, il n'est pas si impressionnant, mais les kilomètres du matin pèsent de plus en plus lourd à chacune de ses marches. Au fur et à mesure qu'on avance dans une étape, le corps est de moins en moins tonique, moins élastique, moins rebondissant, et petit à petit, la démarche, moins sûre, prend du ballant. Pour ceux qui passent la nuit à Monistrol et qui gravissent la montée au petit matin, tout frais, l'escalier ne doit être qu'un simple échauffement, enfin presque...

Je me suis attardée un petit moment à contempler les marches, guettant l'apparition d'un nouveau randonneur. J'ai dû m'assoupir quelques minutes

car je me suis surprise à rêvasser, à inventer le géant d'Escluzel qui, posté au même endroit que moi, vigie à l'œil mauvais, secouerait l'escalier comme on secoue un tapis chaque fois qu'un pèlerin s'accrocherait au bas.

Le soleil mordait mes chaussures. Si moi je m'étais arrêtée, lui, implacable, continuait sa course, rognant l'ombre qui m'abritait, et franchement la dernière chose dont j'avais besoin était qu'on me tisonne les doigts de pied.

Je me suis déchaussée et, godillots dans une main, sac à dos dans l'autre, j'ai boitillé jusqu'à l'abreuvoir qui, engageant, glougloutait à plein tuyau.

Le soleil plombait le hameau d'une lumière solide, pas un souffle de brise, rien n'osait frémir, même les mouches restaient immobiles comme prises dans un pavé d'ambre. On aurait dit que seule l'eau, forte de sa fraîcheur, prenait le droit de s'absoudre de la pesanteur qu'infligeait la lumière. Devant l'abreuvoir, j'ai hésité un instant, l'impression d'être sur le point de commettre un acte sacrilège, mais apparemment, personne n'était là pour m'observer. J'ai posé sac et chaussures, remonté mon short bien haut sur mes cuisses, me suis assise sur le rebord de pierre et, sans avoir touché l'eau au préalable, d'un seul mouvement, j'ai fait pivoter mes jambes et les ai immergées, d'un coup, jusqu'aux genoux. Une onde

glacée a traversé mes nerfs, du bout de mes orteils au haut de mon crâne, une onde électrique, violente, tranchante, sexuelle, et si je ne m'étais pas contenue, j'aurais gémi d'extase. Je suis restée hébétée, souffle coupé. Anxieuse soudain, je me suis retournée – et si quelqu'un m'avait vue? –, non, personne aux fenêtres, pas d'écho de bâtons dans les marches non plus.

Est-ce que, si je réitérais l'expérience en y plongeant mes mains, les sensations seraient les mêmes? Je me suis donné quelques secondes – concupisance – et, brusquement, j'ai immergé mes bras jusqu'au coude. L'onde qui m'a parcourue a été moins violente mais le ressac du plaisir plus long, plus profond. Je suis demeurée là, bêtement courbée en avant, plantée, jambes et bras dans l'abreuvoir, cheval-d'arçons sans athlète, jusqu'à ce que le froid resserre douloureusement son étau sur mes chevilles et mes poignets.

J'ai eu du mal à lacer mes chaussures au moment de repartir tant mes doigts étaient gourds mais je me sentais régénérée, légère, toute la fatigue des kilomètres du matin envolée. Je suis repartie d'un bon pas puis, avant même de sortir du hameau, j'ai fait demi-tour pour revenir à l'abreuvoir. J'ai vidé ma gourde de son eau tiède et l'ai remplie de celle qui



sortait, limpide, du tuyau. Avais-je fait l'expérience d'une source miraculeuse? Superstition soudaine? Voulais-je repartir avec ma petite fiole, comme à Lourdes?

Non... J'étais encore loin d'être arrivée et je désirais emporter avec moi encore un peu de fraîcheur cristalline, d'autant que, dès la sortie d'Escluzel, le chemin grimpe rudement sur un coteau plein sud et sans ombrage. J'ai filé sur cette portion sans même m'en rendre compte, ailes au talon, et j'ai atteint très rapidement les bois qu'il faut traverser jusqu'au village de Montaure, un chemin tout en lacets.

C'est au détour du premier que j'ai entendu de nouveau le couple d'Allemands, enfin, pour être exacte, l'homme. Je ne parle pas cette langue mais au mitraillage des syllabes qui claquaient comme des pétards bien secs, je me doutais du contenu de ses propos. Mon apparition a, semble-t-il, déclenché la dernière salve et le gars, fulminant, est reparti aussitôt. Sa femme, abattue, écarlate, déchaussée, était assise sur un petit rocher.

Le langage du corps est universel, il n'a pas de spécificité germanique, je pouvais le lire aisément d'autant que la scène m'était plutôt familière. Je suis certaine que vous-même avez déjà eu l'occasion d'en être témoin, un grand classique en supermarché. Celle où, une fois tous les articles scannés,

les sacs remplis et remis dans le chariot, la dame se rend compte qu'elle a oublié son portefeuille. Ni elle ni son mari qui s'impatiente n'ont sur eux chéquier, espèces ou carte de crédit. Il va falloir se faire remarquer, reconnaître qu'on ne peut pas payer, déballer les achats. On s'énerve, le ton monte, et la honte surtout, car ça y est, les regards se tournent, convergent, avides. Comme on bouchonne sur l'autoroute quand survient un accident sur les voies opposées, aux caisses voisines on ralentit. Et quand le sentiment de honte atteint sa cote d'alerte – parce que c'est un sentiment insupportable, la honte –, on plante là le conjoint humilié avec gosses et cabas.

Joues cramoisies, celui qui reste se noie, gobe l'air, incapable d'articuler un mot. Avec un peu de chance, autour, on fait comme si l'incident n'avait pas eu lieu, comme si la scène tout compte fait n'avait pas été jouée ni même observée. Hop, elle est déjà effacée, qui s'en souvient?, poubelle. La dame est passée par ici pour une sortie sans article, son mari l'attend par là dans la voiture, ce soir ils iront au restaurant, peut-être même sans les enfants. Voilà le nouveau scénario, celui auquel il faut croire pour que l'abandonnée relève la tête.

La honte courbe les cous.

L'Allemande a la tête basse et la cheville salement enflée. Elle grimace, elle a du mal à remettre son soulier. Je ralentis insensiblement pour laisser à son compagnon le temps de disparaître au détour du lacet suivant, on fera comme si, comme si je n'avais rien entendu, comme si je n'avais pas vu non plus qu'il l'avait lâchée, je te laisse là, t'as qu'à crever...

Faisons comme si...

Comme si, respectueux du rythme de chacun, ils avaient décidé de ne pas s'imposer leur cadence l'un à l'autre. Lui, sportif confirmé, est parti à grandes enjambées et il l'attendra sur le plateau. Elle, à un pas plus modéré, prendra le temps qu'il lui faut. Oui, c'est un bon scénario, et lorsque je me suis arrêtée à sa hauteur, esquissant timidement un sourire, j'y croyais.

Elle tentait d'enfiler sa chaussure mais à chaque essai la douleur l'empêchait d'aller jusqu'au bout de son geste, la cheville ne tenait plus. J'avais l'impression qu'elle s'y prenait mal. Peut-être valait-il mieux délayer au maximum et maintenir la cheville fermement pour chausser le pied sans solliciter l'articulation? Ses souliers de marche – des tiges hautes – paraissaient bien rigides. En lançant très serré, faute de bandage, le maintien aurait pu faire attelle. Elle a essayé une fois encore. Je me suis

défaite de mon sac à dos et agenouillée à ses pieds pour l'aider.

S'agenouiller n'a rien d'anodin. Je voulais lui montrer que ma tête pouvait être encore plus basse que la sienne, courbée. Délicatesse et doigté sont nécessaires pour redresser une tête-coquelicot qui manque d'eau.

Sans un mot, mais avec un sourire, je lui ai pris la chaussure des mains et l'ai délacée entièrement, du moins j'ai essayé car j'avais toujours les doigts gourds et la tâche n'était pas aisée. Le godillot n'était pas neuf, il en avait mangé des kilomètres et certains par temps de pluie apparemment. La cordelette du lacet était rigide dans les premiers œillets comme un vieux boot salé sur un tirant de voilier. Tant bien que mal, j'y suis parvenue et j'ai écarté les bords au maximum pour garantir la plus large ouverture possible. Je lui ai tendu la bête ainsi apprivoisée et en langage des signes improvisé, lui ai fait comprendre que je lui proposais de maintenir fermement de mes deux mains sa cheville pendant qu'elle essaierait de passer son soulier.

Au moment où j'ai posé mes mains en coquille sur son articulation enflée, elle a tressailli, surprise par la fraîcheur de mes doigts que la fièvre de sa peau a commencé à réchauffer rapidement. J'ai

augmenté la pression et raidi le bout de mes doigts sur son talon pour maintenir l'angle de son pied avec son tibia. Elle a tenté d'enfiler la chaussure. En fait la manœuvre n'était pas aussi évidente que je l'avais imaginée, non pas à cause de la douleur, mais en raison de nos positions respectives. Nous nous sommes cogné le front, entremêlements de corps, de bras, de souffles, nous nous y sommes reprises à deux fois, riant pour évacuer la gêne, et la chaussure, maligne – comme une infirmière profite de la toux de son patient pour le piquer sans douleur –, a profité de notre gloussement pour se positionner parfaitement.

Seconde partie de l'opération.

D'un mouvement du menton, je l'ai invitée à lacer, oui, comme ça, il fallait lacer serré autour de mes doigts, oui, encore, plus fort, je ne les dégagerai que lorsque l'articulation sera bien comprimée. Elle s'est exécutée, gênée – je le voyais bien – de m'écraser les phalanges, mais je l'encourageais, ça ne me faisait pas vraiment mal, mes mains refroidies n'avaient pas encore retrouvé toute leur sensibilité.

L'opération terminée, je l'ai aidée à se redresser, elle a fait quelques pas, les deux premiers hésitants, les suivants de plus en plus assurés, allant et

revenant, tournant sur elle-même avec une moue satisfaite, comme on le fait pour un essayage dans un magasin de chaussures. Elle a surjoué des gestes de coquette, inventant autour de nous par ses minauderies la moquette, les tabourets, les miroirs, la vendeuse empressée, nous avons ri, complicité de filles. Merci, *Danke schön*, et puis elle est repartie.

Je suis restée là où nous étions, j'avais faim. Je n'avais pas encore déjeuné, il devait être treize heures passées. Une petite clairière à quelques mètres du chemin m'offrait son herbe tendre, je m'y suis installée. Pain, saucisson, un petit chèvre frais, un délice.

Les ombres s'étaient allongées lorsque je me suis réveillée tout étonnée d'avoir piqué un somme, et quel somme, plus de trois heures...

Il me restait encore dix bons kilomètres avant de rejoindre Saugues mais, en réalité, la sieste m'avait requinquée et j'ai avalé les lacets jusqu'à Montaure en sifflotant. Ensuite c'était du plateau – du gâteau aurait dit ma douce grand-mère –, aucune difficulté par rapport aux escarpements du matin. Il était tard malgré tout lorsque je suis arrivée en vue de Saugues. En ville, les autres pèlerins devaient s'être déjà installés, douchés, pansés. J'étais seule sur le chemin, je me suis arrêtée, j'ai ouvert grand les bras

– Leonardo DiCaprio à la proue du *Titanic* –, embrasser la vallée qui semblait n'exister que pour moi, jubilation, illusion d'être le maître du monde – bon, si je l'avais été, j'aurais ôté cette ligne à haute tension grésillante qui raturait le paysage – puis j'ai attaqué la descente en riant, me moquant de mes élans écologistes au rabais, je serai bien contente tout à l'heure que l'eau de la douche soit chaude dans le cumulus.

Le lendemain matin, au départ de Saugues, je me suis retrouvée pratiquement nez à nez avec le couple d'Allemands de la veille. Ils sortaient d'un gîte voisin du mien. Du coin de l'œil, j'ai bien vu que la femme cherchait à croiser mon regard mais j'étais en train de remercier mon hôte sur les marches de son perron pour sa table pantagruélique. Il avait préparé lui-même l'andouille qu'il nous avait servie en entrée, suivie d'un pot-au-feu à manger sur la tête d'un pouilleux. C'est rare, une jeune qui apprécie, avait-il remarqué, ravi de voir mes yeux briller lorsqu'il avait apporté les plats sur la table.

J'avais souri, une jeune... C'était tout relatif. Mes trente ans étaient déjà derrière moi, mais j'avais sensiblement l'âge de sa fille, alors pour lui, oui, une jeune...

Faisant fi des bonnes manières, j'avais repris du bouillon lorsqu'il nous l'avait proposé, avec plaisir merci, et d'autant plus grand, le plaisir, si vous me permettez de le boire au bol. J'y avais émietté mon pain, écrasé mes pommes de terre, mangé le tout à la cuillère. J'adore la soupe fricot, plat unique, quand la cuillère tient droite dedans. J'adore qu'elle soit servie dans un grand bol, consistance molle, et l'estomac qu'on sent plein, dilaté du tiède qu'on a ingéré à grandes lampées. Genre bouillie pour bébé, quoi, m'avait lancé une collègue qui, forte d'avoir lu un dossier spécial Freud dans *Biba*, se prenait pour une psy, t'as pas dépassé tes un an! Je ne me suis jamais allongée sur le divan, alors je ne l'avais pas contredite, et puis que mes envies témoignent d'une certaine nostalgie de mon enfance, en soi ce n'était pas faux, mais peut-être faudrait-il viser quelques années plus haut. Le pain trempé dans la soupe fricot me raconte mon grand-père, cal aux mains, bottes crottées, les odeurs de campagne en fin de journée, le tracteur dans la grange, outils remisés, les poules dans l'enclos, au lit de bonne heure sous des édredons de plumes qui pèsent du plomb.

J'aime me voûter sur mon bol de soupe, la bouche qui va à la cuillère, les coudes écartés bien plantés sur la toile cirée, Anna! me reprenait ma mère, le dos droit, et pose cette cuillère, enfin, on dirait une



sorcière! – Bon Dieu de bonsoir! tonnait mon grand-père, laisse-la faire! Au champ, faut pas avoir peur de se courber! Sur la terre, faut pas avoir peur de se pencher!...

J'aimais l'odeur de bois du fourneau. Anna! T'approche pas, tu vas te salir! J'aimais le galet brûlant emmailloté au fond du lit pour réchauffer les draps. Anna! N'y touche pas, tu vas te brûler! J'aimais l'odeur d'herbes mêlées du caban de mon grand-père. Anna! Ne sors pas, tu vas prendre froid. J'aimais désobéir pour aller semer avec lui dans les sillons gras et frais du labour. Anna! Ne vis pas, tu vas mourir.

Dans la poigne rugueuse de mon hôte sur le perron, dans la tonitruance de sa voix, dans sa carure de tracteur, dans son andouille faite maison, il y avait tout ça aussi, merci, merci, merci, encore merci. Et finalement quand je suis enfin partie, le couple d'Allemands, hantchick-hantchick, était déjà à cent mètres devant.

J'ai observé la démarche de la femme, elle ne semblait pas boiter, hantchick-hantchick, elle s'est retournée à deux reprises pour me faire signe. J'ai répondu d'un petit sourire, un peu gênée, car en réaction le mari-locomotive s'était mis à accélérer, hanhan-tchicktchick, hanhan-tchicktchick.

Je me suis arrêtée pour resserrer mes lacets, je les ai perdus de vue.

Cette troisième étape, même longue d'une trentaine de kilomètres, fut une formalité : chemins larges, sentiers « roulants » disent les vététistes, très peu de dénivelés, plaines, champs, troupeaux, vaches et taureaux... Plusieurs fois sur le parcours le pèlerin est invité à ouvrir et à refermer derrière lui des barrières équipées de toutes sortes de loquets : des compliqués, des rustiques, des bouts de ficelles, des ingénieux. Pour ma part, j'appréhendais ceux qui couronnaient des barrières en alu bien solides et bien hautes. Je les appréhendais non pas pour l'éventuel hermétisme de leur mécanisme, mais pour ce qu'ils tiennent enclos : des taureaux de plein champ.

Je vous assure que c'est impressionnant, les taureaux de plein champ. Ils vous regardent passer, placides mais sûrement pas apathiques. Ils vous ont autorisés à pénétrer sur leur pâture au milieu de leurs femmes et de leurs enfants, tolèrent que vous fassiez mumuse avec vos appareils photo mais ils ont comme un plissement au front à la médiane du museau lorsqu'ils vous regardent sans baisser les yeux qui laisse entendre qu'ils ont le sens de la famille. Les téméraires qui se font tirer le portrait en leur tournant le dos ne s'éternisent pas à la pause,

je vous le garantis. Même les bâtons de marche se mettent à jouer sur feutrine. Rien de tel que de traverser un champ planté de taureaux pour calmer n'importe quel agité.

Mon cœur s'est accéléré chaque fois que je me suis retrouvée au milieu de ces mastodontes, mais je n'ai pas été tentée de compter mes pulsations cardiaques. Je n'étais pas en train de les gaspiller, ce n'était pas la peur, seule, qui injectait son adrénaline, mais le sacré qui distillait son essence : se tenir sans barrière, à un mètre de la bête puissante et majestueuse, c'est goûter au fugace d'une inspiration, à la grâce du paradis perdu, homme et animal en harmonie, Ève avant la chute.

Je n'avais pas imaginé en partant vers Compostelle que des églises invisibles jalonnaient le chemin.

Depuis l'enfance, j'avais cette manie de prendre mon pouls. Gamine, je croyais qu'à notre naissance, il nous était accordé un nombre personnel de pulsations cardiaques – pas une de plus, pas une de moins – et que si nous voulions vivre longtemps il ne fallait pas emballer son cœur. *Qui va piano va sano*, ne pas courir pour ne pas s'essouffler, ne pas prendre froid pour ne pas s'enfiévrer. *Qui va sano va lontano*, du

lièvre ou de la tortue, sans conteste, je vénérâis la tortue.

Au cours préparatoire déjà, avant de savoir lire, je savais donc compter, et bien au-delà de cent, forcément, un cœur d'enfant bat plus rapidement qu'un cœur d'adulte. À mon entrée en sixième, après quelques questions posées au médecin de famille, je savais que ce nombre fini de battements de cœur n'était qu'une invention de ma part, de ma peur, mais malgré tout une sueur glacée me coulait dans les reins quand l'heure du cours de gymnastique approchait. Je trouvais mille et une excuses pour me faire dispenser. La plupart du temps, je me plaignais du dos. Parents et enseignants se montraient compatissants : j'avais grandi très vite. Dans la cour du primaire, je dépassais tous mes camarades d'une bonne tête et, la dernière année, j'étais même plus grande que le directeur de l'époque. C'est bien connu, il n'est pas recommandé de faire courir les girafes, elles ont une faiblesse au cœur...

On m'envoyait en étude et pendant que les autres travaillaient leurs performances physiques – grand bien leur fasse –, je travaillais, moi, mes performances logiques. Je prenais beaucoup de plaisir aux mathématiques. Forcément, compter... J'étais imbattable en calcul mental, j'annonçais les résultats plus vite que la calculatrice mais je restais discrète,

je faisais toujours semblant de taper les opérations sur ma machine, je n'ai jamais aimé me faire remarquer et n'aurais pas voulu qu'on me surnomme « calculette ».

Et puis, très vite, j'ai voulu compter pour de vrai. Les trains qui se croisent à des heures hypothétiques comme les baignoires qui fuient des manuels d'exercices m'ennuyaient ferme. À la fin de la classe de troisième, j'ai choisi de suivre un CAP comptable, au grand dam de mes parents qui avaient projeté pour moi des études supérieures. Certificat en poche, j'ai été engagée dans le service comptabilité d'un petit supermarché du Puy-en-Velay. Je comptais à tout va mais les chiffres sonnaient creux : du virtuel, de l'informatique, du papier, excepté au moment de l'inventaire que j'attendais chaque année avec impatience. Je slalomais entre les rayonnages, mon œil saisissant à la volée le nombre exact de cartons empilés et de boîtes entassées.

D'année en année, exode rural oblige, la ville s'agrandissait, gonflait, s'étendait. ZAC, ZUP, zone franche ont commencé à fleurir, un hypermarché s'est installé. Concurrence féroce, crise, première compression de personnel : nous ne fûmes bientôt plus que huit pour faire le travail de douze et pourtant, même à douze, nous ne chômons pas. J'ai

passé de plus en plus de temps en caisse. Au début, j'ai adoré. Au fur et à mesure que je bipais les articles, je calculais dans ma tête le prix du caddie. Je comptais du vrai, du solide, du comestible. On pouvait me demander un sous-total à n'importe quel moment. Je conseillais les clientes, les œufs bio par boîte de dix sont moins intéressants que les mêmes par boîte de six, et oui, ma petite dame, le conditionnement est souvent trompeur mais aujourd'hui, vos céréales habituelles sont en promo, deux paquets achetés, un offert, comme vous en prenez un par semaine, vous économiserez deux euros soixante-quinze sur le mois.

Même si la file d'attente était plus longue, on venaient à ma caisse plus volontiers qu'à celle des autres filles. Je connaissais les habitudes de mon petit monde, les anniversaires de la famille qu'annonçaient la plaque de saumon fumé en plus, ou le rôti de bœuf – exceptionnel, le rôti de bœuf –, voire la bouteille de pétillant. La venue des petits-enfants, c'était facile, le caddie se remplissait de bonbons et de cookies. La zone de Paris est déjà en vacances, madame Dumard? Votre fille vous envoie les petits?

J'avais acquis une certaine réputation. Les clientes qui me croisaient dans les ruelles du Puy me demandaient les promos de la semaine à venir, et surtout mon avis sur celles qui étaient véritablement

intéressantes. Elles se passaient l'info : j'ai vu Anna du magasin – Anna du magasin, on me surnommait ainsi derrière mon dos –, haro sur les petits pois demain.

Pour peu qu'on y soit attentif, le tapis de caisse déroule tout l'intime d'une vie. Margarine ou beurre de baratte et je suis au courant de l'évolution d'un taux de cholestérol. Produits intimes, articles d'hygiène, et je sais les maux de ventre, les maux de sexe, jusqu'au volume du flux menstruel. Shampoing pour cheveux gras ou antipelliculaire, on ne peut rien cacher à une caissière. Même la déprime passagère : on fait le plein de chocolat, de biscuits et de brioches que d'habitude on ne prend pas parce qu'on surveille son poids.

Un plein caddie vous fait visiter une maison, vous raconte qui cuisine, qui ne cuisine pas, livre l'odeur des murs – vapeur ou friture –, jusqu'à celle des piles de linge dans l'armoire, assouplissant lavande ou brise du soir. Et quand vient le moment du paiement, on est même au courant du montant du compte bancaire. Légère anxiété avant que le total s'affiche, grimace ou soulagement quand le verdict tombe, doigts qui tremblent un peu quand on tend la carte bleue. Passera? Passera pas? Quand elle ne passait pas, je trouvais toujours une excuse pour dédramatiser la situation : les samedis, les réseaux

étaient saturés, le soir, c'était le moment du grand rush. Au besoin si l'heure était creuse et mon mensonge trop évident, j'incriminai la machine de dysfonctionnement : ça « bugge » depuis ce matin, madame Martin, on a contacté le SAV, ils ne viendront que demain ! Les fois suivantes, quand je voyais que le budget allait être encore dépassé, je me permettais de proposer un sous-total sous prétexte de jouer aux devinettes, vous croyez qu'on en est à combien, là ? J'annonçais mon chiffre en prenant soin de me tromper de peu – c'est incroyable Anna, vous ne tombez jamais loin. Lorsqu'ils revenaient, c'est eux qui demandaient, légère excitation dans les yeux, suspense, est-ce que cette fois-ci elle va deviner le bon numéro ?

Que je tombe juste ou pas importait peu, systématiquement ils laissaient quelques articles sur le côté et la carte bleue passait mieux...



Pour le soir de ma troisième étape, j'avais réservé une nuit et un repas dans une ferme à quelques kilomètres de Saint-Alban-sur-Limagnole. J'avais rêvé d'une vieille bâtisse de pierre piquée de roses trémières et j'ai été quelque peu chagrinée en constatant que le chemin de graviers blancs balisé de petits panneaux indicateurs du lieu me conduisait jusqu'à un hangar en tôle haut de trois étages. Je me suis avancée, hésitante. Des instructions inscrites en gros sur un tableau : « Au fond de la grange sur votre droite, prenez l'escalier. Sur la table, vous trouverez des biscuits. Au frigo, des boissons. Servez-vous, installez-vous, nous passerons ce soir. » L'invite était avenante, les fermiers étaient donc aux champs, mais avais-je bien compris ? Étais-je au bon endroit ? Car cette cathédrale d'acier zingué ne ressemblait en rien à ce que mon imagerie avait en magasin pour le mot grange. Pour moi, une grange est un château de

cartes de murs blanchis à la chaux, courants d'air et nids d'oiseaux, de charpentes alambiquées, de poutres tordues et de planchers percés bossus.

« Au fond de la grange sur votre droite, prenez l'escalier. »

Je m'avançais. Il faisait sombre, mais oui, au fond à droite, je devinais une porte et un escalier, je ne me trompais donc pas, j'étais bien dans la grange. C'est seulement une fois que mon esprit en eut accepté l'idée que je remarquai sur ma droite les bottes de foin, des bottes en rouleaux empilées, imposantes colonnes, six dans la longueur, trois dans la largeur, cinq en hauteur, quatre-vingt-dix bottes – mon œil n'a pas pu s'empêcher de scanner –, et l'odeur suave, dans le même temps, m'a assaillie. Chien qui a levé la piste d'un gibier, je reniflais les exhalaisons tièdes comme les tempes aux cheveux collés d'un nourrisson endormi. Je me suis approchée du foin jaune, une héroïnomane en manque, sniffant la macération de suc, de sève, de tiges et de terre mêlés, les alvéoles de mes poumons jouant aux grains de pop-corn sur le feu, dessillement anarchique, euphorique. Les sens trop longtemps anesthésiés, je respirais, j'inspirais, j'hyperventilais, assoiffée d'essences.

L'arrivée d'un chien noir et blanc qui jouait avec un chat tacheté à l'identique m'a interrompue dans mes inhalations. La fermière suivait, pestant après son cabot qui n'avait plus d'yeux que pour cette petite chatte mutine, une calamité, ce chien, il ne s'occupait plus des vaches.

Hop, hop, hop, trois bonds gracieux, la chatte s'est perchée en haut d'une colonne de foin, laissant négligemment pendre une patte et un bout de queue, histoire de s'assurer que le chien ne la perd pas de vue et l'attend, languissant, au bas de sa tour. Et la fermière de surenchérir, un chien amoureux d'un chat, qui pourrait croire ça? C'est invraisemblable, je vous assure, il ne la lâche pas d'une semelle!

Ce qui me paraissait incroyable, c'était la similitude des pelages. On aurait dit deux bonbons Kréma tombés du même paquet de régliss'menthe. Les bêtes arboraient toutes deux un museau noir, toutes deux une tête plantée d'une oreille noire et d'une oreille blanche, en parfaite symétrie inversée. Si j'avais été le chien, il est clair que ce chat-là, je l'aurais pris pour mon reflet, et en conséquence je ne l'aurais jamais lâché. Perdre son reflet, c'est être mort : seuls les fantômes n'ont pas de reflet. Il y a de quoi vous attacher.

La fermière m'a entraînée dans la visite des lieux. Après les meules sur la droite, des lits et des matelas protégés par des bâches en plastique, les pèlerins démunis peuvent ainsi dormir à l'abri gratuitement et profiter des sanitaires, vous voyez, vous avez un cabinet de toilette juste là.

Le « juste là » était surprenant. Derrière un mur en béton, sur une petite estrade de ciment, une douche, spacieuse, à l'italienne, et en contrebas, sur le sol de terre battue, une moissonneuse immense, orange, hérissée comme une rascasse. Ce n'était pas l'idée que je me faisais de la décoration d'un bloc sanitaire, comme ce n'était pas l'idée que je me faisais d'une grange. Décidément ce lieu où les chiens sont amoureux des chats est bien étonnant. Il réserve des surprises, procure des émotions contradictoires, vous ravit au final. Un musée d'art contemporain n'aurait rien à lui envier.

En haut du fameux escalier au fond à droite, un appartement de trois chambres à quatre lits, une grande cuisine, une salle à manger, des pèlerins déjà attablés, bonjour, bienvenue, ça va, il reste un couchage dans la première chambre, super, merci. Et tandis que je réglais mon écot, j'ai demandé discrètement à la fermière si elle ne voyait pas d'inconvénient à ce que je dorme sur un des matelas du bas. Ce n'était pas une question d'argent ni la crainte de

la promiscuité avec des ronfleurs, j'avais envie de l'odeur des herbes coupées toute la nuit. Je n'étais pas équipée pour dormir en pleine nature. Chargé d'un matelas et d'un duvet, le sac à dos aurait été bien trop lourd pour moi. Un vrai lit et tout le confort au milieu du foin, l'occasion était trop belle.

Autour du café, des sodas, de la boîte à biscuits grande ouverte que la fermière recharge généreusement – pas de chichi, la table est longue et si besoin est, il y a des rallonges –, les questions d'usage, tu viens d'où?, tu vas jusqu'où?, t'es partie depuis combien de jours?, combien de kilomètres aujourd'hui?, et demain?, les chaussures ça va? Ça répond Lyon, Bâle, Le Puy, ça discute ampoules, tendinites, courbatures aux épaules, meurtrissures, ça conseille poids du sac, réglage des sangles, ça se la roule un peu aussi, j'ai fait trente kilomètres aujourd'hui, j'en prévois trente-cinq demain...

Pour ma part, une vingtaine me suffit. Au Moyen Âge, en bure et en sandales, sans Compeed, sans baume à l'arnica, sans cape de pluie, sans bâton de marche télescopique, les pèlerins en faisaient soixante par jour.

Beaucoup mouraient en route...

La fermière s'en est allée préparer le repas, elle reviendra dans une petite heure, accompagnée de trois personnes supplémentaires qui dorment en chambre d'hôte chez elle. Des Allemands qui ne parlent pas un mot de français, avait-elle précisé. Ah? Tiens! peut-être les miens? – voilà que je me les étais déjà appropriés – non probablement pas, elle avait dit trois, le couple n'était pas accompagné ce matin. Mais un peu plus tard il s'agit bien d'eux, qui grimpent l'escalier derrière la fermière lorsqu'elle revient les bras chargés des plateaux du dîner, la voix de l'homme identifiable à ses claquements de fouet. Il ne m'a pas souri lorsqu'il a fait semblant de ne pas me reconnaître. Par contre, sa compagne oui, son visage s'est illuminé, elle est venue vers moi, m'a serré la main avec chaleur, m'a montré ses pieds, a sautillé sur l'un puis sur l'autre, tout heureuse de sa souplesse retrouvée. Les autres nous regardaient sans bien comprendre ce pas de danse esquissé. Visiblement l'Allemand n'a pas apprécié que sa compagne se donne en spectacle, il a claqué deux mots qui ont jeté un froid, tout le monde s'est assis, moi à un bout de la table, les Allemands à l'opposé où, avec la femme qui les accompagnait, ils se sont isolés derrière la barrière de la langue.

Les discussions ont repris, on a parlé encore bobos, kilomètres et poids du sac à dos.

Au café et aux infusions, poliment je me suis éclipsée, ce n'était pas la compagnie que j'avais envie de fuir mais j'avais du mal, je m'en rendais compte, à rester enfermée. Poisson rouge qui ne supporte plus le confinement du bocal, j'avais besoin de large, de déployer mes voiles. Dehors, j'avais l'impression de respirer de tout mon corps et d'au-delà.

Un grand gars osseux, la soixantaine bien sonnée, m'a rejointe : Jean. Il n'avait rien dit de tout le repas, pas un seul mot, d'une voix rouillée m'a demandé, ça vous dérange si je fume ? Non, non, je vous en prie, et je me suis décalée sur le banc pour lui faire de la place. Il a sorti de sa poche un étui à cigares, et de l'étui, un véritable barreau de chaise enroulé dans une fine feuille protectrice de fibre de bois. Il m'a tendu la feuille de bois, m'a invitée à la sentir. Je ne connaissais pas, je l'ai respirée, c'était doux, chaud, sucré, entêtant, vanille, caramel épicé, encens et comme avec les meules de foin, je me suis mise à inhaler comme si j'étais en manque.

Il souriait.

J'étais en manque.

En manque du brut, du minéral, du végétal, de l'animal.

L'artificiel de mon quotidien m'avait engluée sous des couches de vernis épais que les pierres du chemin avaient commencé à poncer.

Mes sens s'éveillaient.  
Je m'éveillais.  
Avide.

Il a embrasé le cigare, tiré une longue bouffée, luciole rouge dans la nuit noire, il me l'a proposé. J'ai inspiré. Brûlure, piqûre puis tiédeur et velours sur les papilles. J'ai inspiré de nouveau. Dans ma bouche que je gardais fermée, ma langue jouait des volutes de fumée, trouble langoureux d'un baiser éthéré.

À chaque bouffée que Jean m'offrait, je m'alourdis-sais et pourtant, je me sentais de moins en moins pesante au-dedans, je me dilatais, je me prolongeais à travers champs. Le sang bourdonnait à mes tempes, isolement de coton, le monde jouait en sourdine autour de moi, je ne percevais plus que le crépitement de ce qui m'hypnotisait : le bout rougeoyant du cigare et nos souffles en cheminée qui se répondaient lorsque nous recrachions la fumée.

Je n'ai pas entendu les Allemands descendre l'escalier ni leurs pas sur les graviers. C'est Jean qui m'a prévenue en posant une main sur mon épaule. J'ai sursauté.

Elles vous cherchent.  
Qui donc?



Je demandais mais je savais.

Les deux femmes allemandes.

Je rougissais déjà mais Jean ne me regardait pas.

À table, il y en a une qui a expliqué à l'autre que vous étiez *eine Zauberin*.

Que je suis quoi?

*Eine Zauberin*, une sorcière, une rebouteuse, vos mains auraient le don de guérir.

Mes mains? Non, non!

Je les ai agitées devant moi, non, non! Je me suis mise à tousser, non, non! Et tout mon être qui s'était étendu sans limites à travers les plaines, les bois, les ruisseaux s'est rétracté, convulsion douloureuse, l'escargot réintégrait sa coquille, non, non, j'avais juste les mains glacées, ça a soulagé son entorse, c'est tout, je...

Chut...

Jean m'a tendu le cigare avec autorité pour me faire taire, chut, que mes lèvres soient occupées, chut...

Il a murmuré à mon oreille, elle croit dur comme fer que vous l'avez guérie, son amie espère pour elle-même, elle souffre du genou, du genou droit...

Mais... vous parlez l'allemand?

Il n'avait rien dit à table, n'était pas venu au secours de la fermière qui avait eu du mal à s'expliquer.

Il a confirmé, je le comprends, a soufflé la fumée longuement, mais je n'aime pas le parler. Il a défait précautionneusement la cendre du bout de son cigare. Ni parler, a-t-il ajouté en se levant. Il était sur le point de s'en aller, elles approchaient, affolement, je me suis défendue, vous savez, moi, je suis caissière, pas sorcière.

Avec des gestes calmes, il a éteint le cigare dans une petite boîte en fer qu'il avait sortie de sa poche, m'a souri avant d'ajouter, eh bien, ce soir, ce sera plus rigolo, Anna, vous serez placebo.

Orchestration parfaite, il s'est effacé dans la nuit au moment où les Allemandes ont fait leur entrée dans la lumière qui tombait de la fenêtre éclairée au premier. Celle que je ne connaissais pas boitait en effet. Je ne l'avais pas remarqué lorsqu'elles nous avaient rejoints dans la salle à manger. Je me suis levée pour leur laisser de la place sur le banc, pour les inviter à s'asseoir, la tête me tournait un peu, le cigare, je ne fume pas d'ordinaire, la fatigue, le grand air, la détente. Je frissonnais, l'humidité de la nuit. J'étais restée longtemps avec Jean finalement, presque une heure sûrement, déguster un cigare prend du temps, mes mains étaient glacées de nouveau, il n'y a pas de mal à faire du bien, avait-il suggéré. OK, OK, jouons au placebo, OK, OK.

J'ai posé ma main sur la jambe droite de l'Allemande, mon regard l'interrogeait, est-ce bien celle-là? Elle a acquiescé, je me suis agenouillée, j'ai retroussé délicatement le pantalon jusqu'à la hauteur de sa cuisse. Le genou paraissait légèrement enflé. Comme son amie hier, elle a tressailli lorsque j'ai posé mes mains sur sa peau, la fraîcheur de mes mains. Ma tête bourdonnait, je suis restée quelques minutes penchée sur son articulation, concentrée, j'étais tout à mon rôle de *Zauberin* – facile de jouer les mystérieuses lorsqu'on ne peut pas échanger un mot – mais le sommeil me gagnait, je m'impatientais un peu. Jean s'était trompé, il n'y a rien d'amusant finalement à jouer au placebo. Pourtant la femme s'était mise à sourire au-dessus de moi et quelque chose dans son visage s'était détendu. J'ai enlevé mes mains, j'ai descendu la jambe de son pantalon avec délicatesse, merci, merci, *danke schön, danke schön*.

Je suis repartie le matin très tôt, le soleil n'était pas encore levé, les pèlerins qui dormaient dans les chambres de l'appartement au-dessus non plus. J'avais été la seule à choisir l'option grange et meules de foin. Je ne suis pas montée dans la cuisine à l'étage de crainte de les réveiller, d'autant que j'avais déjeuné en rêve. Toute la nuit – je ne sais si c'est

d'avoir baigné dans la macération sucrée des fourrages –, j'ai rêvé de blé, de pain, de brioches et de croissants dorés : Charlie et sa chocolaterie avaient invité Anna au pays de la viennoiserie.

J'ai pris le chemin vers Nasbinals avec entrain, excitée à l'idée de partir dans les bois encore noirs comme une enfant effrayée pour du beurre parce qu'elle va faire un tour de train fantôme. Au fur et à mesure que le soleil s'étirait sur les roches, le chemin comme mon esprit s'éclairaient : j'étais en train de fuir, évidemment. Partie avant tout le monde pour ne croiser personne, et surtout pas les Allemandes. Dégrisée, j'avais honte maintenant de m'être prêtée à ce jeu ridicule, d'avoir donné de l'espoir alors que je n'en avais pas le droit. J'ai été tentée d'accélérer le pas pour m'assurer de ne pas être rattrapée. Je me suis concentrée sur le bout de mes souliers pour arrêter de penser, cadence hypnotique et Nasbinals est arrivé très vite.

Je suis entrée dans une boulangerie qui faisait aussi salon de thé pour acheter mon pain du midi. L'adresse devait être réputée car malgré l'heure matinale, on y faisait déjà la queue. Je n'ai pas résisté à l'odeur des croissants tout juste sortis du four, et me suis installée pour un petit déjeuner complet.